

goguenards, les merveilles accomplies dans la congolane cité :

Plus d' marais, plus d' cloaques,
Plus d'endroit infectant !
J' vous racont' pas des craques,
Ah ! quels embelliss'ments !
Plus le moindre moustique,
Plus même un cancrelat
Ne rest' dans la boutique !
On n'a pas idé' d' ça !

L'autre jour en soirée
La princess' Nekoukou
Était un peu lancée
Et montrait son genou.
Sa mère, un' vieil' négresse
Ne permettant pas ça,
Lui tapa sur les fesses,
On n'a pas idé' d' ça ! Etc., etc.

Le Congo a, parmi ceux qui y sont ou l'ont fréquenté, d'obstinés défenseurs. Je les ai, il est vrai, rencontrés surtout parmi les officiels, surtout parmi les militaires. A leurs louanges presque toujours se mêle quelque exaltation ; mais ces témoignages recueillis sur les lieux ont une valeur, en même temps qu'une saveur, très particulières, et sont autre chose que les dithyrambes à froid si aisément et si complai-

samment édulcorés par ceux qui, chez nous, n'ont jamais touché le théâtre brûlant où le drame du nouvel Empire se déroule.

Le Bas-Congo, je l'ai déjà dit, est, sans marchander, mis hors de jeu. On fait même volontiers un repoussoir de ce vestibule où le voyageur doit passer bon gré mal gré et qui n'impressionne guère favorablement. On incline à tenir pour gens de peu de conséquence, quelque chose comme des Congolais d'eau douce, ceux qui y résident et ceux qui ne le dépassent point. On leur parle du Haut-Congo comme Jason et ses compagnons devaient parler de la Colchide aux sédentaires du Péloponèse. Le Bas, c'est la brousse et la misère! c'est l'administratif et l'officiel! C'est le quartier bourgeois bon pour la garde civique d'Afrique. C'est le Haut qu'il faut voir! C'est dans le Haut qu'il faut vivre! Là tout est beau, tout est fertile, tout est sain, le nègre est bien fait, il est intelligent, laborieux, honnête, la négresse est charmante, les paysages sont invariablement magnifiques, le climat est clément!

Viv' l'Equateur
Ce séjour enchanteur!
Voilà, voilà, voilà
Le vrai coin du bonheur!

De tous les districts de la terre
C'est l'Equateur que je préfère,
Ça c'est certain !
On n'y connaît pas la misère,
Grâce aux bons produits de la terre
Qui pouss' très bien.
Le corned-beef, les tin' anglaises
Dans un vieux coin repos' à l'aise.
Grâce aux vivres frais qu'on y a
Tout le monde y est gros et gras ! Etc., etc.

Je n'y ai pas été dans le Haut, quoique ayant pénétré à quelques cent kilomètres et visité quatre districts. Il eût même fallu aller beaucoup plus loin que Léopoldville et le Stanley-Pool, puisque le professeur Émile Laurent, après sa studieuse tournée, déclare que le district du Pool, le cinquième, est à peu de chose près l'équivalent des quatre précédents. Mais de même que le grand Fleuve amène dans « le col de la carafe », à Matadi, Boma et Banana, toutes les eaux du Haut, c'est là aussi qu'arrivent à leur déversoir naturel toutes les idées et tous les rapatriés du Haut, et dès lors, quand on y a séjourné, avec la volonté d'apprendre, on n'est point sans être renseigné abondamment, sinon *de visu*, au moins *de auditu*. On a l'oreille au cornet du téléphone.

Or, il apparaît d'une telle information que, s'il échet de rabattre sur les enthousiasmes délirants de quelques fanatiques, l'ensemble est assurément bon. Les militaires qui voient la conquête, l'aventure, « la victoire et la gloire », le placement effectif de leurs instincts guerriers sans emploi en Belgique, l'avancement rapide, les honneurs, montent certes trop le ton de leurs claironnades. Les officiels, très préoccupés de correction hiérarchique et de discrétion vis-à-vis d'un maître susceptible à l'excès et froidement impitoyable dans ses rancunes, prennent le même diapason, quoique avec moins d'ardeur. L'orchestre de ces louanges a donc trop de bruyance.

Mais des deux à trois cents blancs extrêmement variés de caractère, d'allure, de condition, qu'il me fut donné d'interviewer, ce qui assurément est une notable moyenne sur les treize à quatorze cents qui sont au Congo, il n'en est pas un qui n'admire la façon prompte et étonnamment méthodique avec laquelle la jeune colonie a été organisée, sous l'impulsion d'une volonté unique ayant la claire et rationnelle vision du but, une exceptionnelle perspicacité dans le choix des mesures et la possibilité d'accomplir ce qu'elle avait résolu. Car (il est intéressant de le signaler à ceux qui

savent les mille obstacles et les multiples points d'arrêt qui, en notre pays constitutionnel, se dressent devant tout désir, tout projet, toute espérance) le Souverain de l'Etat Indépendant est plus maître au Congo que l'Empereur de la Chine en Chine, et, du jour au lendemain, peut défaire et refaire, dans tous les ordres de choses, au gré de son caprice. C'est le potentat le plus absolu de la Terre et, devant sa toute-puissance, blancs et noirs n'ont de droits que ceux qu'il lui plaît leur accorder. Il n'existe de garantie et de limites à cette omnipotence que dans ce bagage d'idées modernes sur la manière de gouverner qu'il est difficile de ne pas respecter sans soulever l'opinion des nations civilisées.

Dans toute l'histoire des Colonies, il n'y a pas d'exemple d'un résultat aussi avancé obtenu en un temps aussi court, avec un personnel, souvent de hasard, et constamment déprimé par la maladie. Ces explorations réitérées, pénibles et souvent meurtrières pour ceux qui en couraient l'aventure, par lesquelles a été faite, dans tous les sens, la reconnaissance du territoire et auxquelles sont attachés les noms de Stanley et d'une pléiade de nos officiers, comme celui de

Xénophon à l'Anabase. Cette occupation successive par l'établissement de postes jusqu'aux plus lointains confins, reliés ainsi que les nœuds et les rets d'un épervier solide couvrant la colonie entière de ses mailles et la protégeant. La fondation de villes en des endroits parfaitement choisis pour l'administration, le commerce et les guerres inévitables. L'organisation à Boma, la capitale, des services du pouvoir central dont j'ai pu étudier le fonctionnement et les détails remarquables. L'établissement de communications régulières entre toutes les parties de l'Empire. La formation, parmi des difficultés, des déceptions et des remises sur le métier innombrables, d'un corps de fonctionnaires et de déterminés soldats qui suffit à la direction, à la surveillance et au travail incessant. L'obtention des ressources nécessaires à cette œuvre longue, ininterrompue, d'une complication inouïe, d'abord par des sacrifices personnels tenant de la prodigalité la plus gaspilleuse, puis, quand cette source fut épuisée, par une diplomatie opiniâtre d'une surprenante habileté, — voilà un prodige dont il serait puéril, même à ceux qui n'éprouvent pour l'entreprise congolaise aucune sympathie, de contester le merveilleux et qui s'im-

pose surtout quand on a pu, sur les lieux, voir les choses, vivant et fonctionnant dans leur réalité, leur harmonie et leur décor. Il explique « l'emballement » des uns, l'hallucination des autres. Ni la France, ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, malgré leur puissance et leur expérience, n'ont rien fait de semblable dans les morceaux du gâteau africain qu'elles s'attribuèrent lors du partage; le Congo apparaît comme un modèle à suivre pour ces orgueilleux colosses. Je l'ai ouï confesser, sans restriction, par leurs nationaux. A peine quelques-uns mettaient-ils la pédale sourde à leurs louanges, en disant que cette Afrique louche ne vaut pas, pour le moment, la peine de tels sacrifices, et que ce n'est qu'une terre d'attente, à laisser dormir sans autre dépense actuellement opportune que celle du gardiennat.

Qu'est-ce que tout cela vaut au point de vue utilitaire? N'est-ce pas simplement un curieux édifice, un jeu d'adresse et de virtuosité, la réalisation d'un rêve individuel extraordinaire? N'est-ce qu'un échafaudage maintenu à grand'peine, qui s'effritera, chancellera, croulera, un témoignage de ce que peut créer la ténacité dans la fantaisie même quand il s'agit de chimère? Ces efforts d'équilibre corres-

pondent-ils à un avenir de prospérité, à un résultat en accord avec les destinées historiques d'un peuple de race européenne tel que la Belgique? Ceci est un autre point de vue, plus profond, plus énigmatique, de solution grave, d'étude laborieuse. Mais il se comprend que devant la grandeur et l'ingéniosité de ce qui a été accompli et s'achève d'une main si sûre et si énergique, quantité de jeunes âmes vaillantes, dédaigneuses du péril, heureuses d'avoir trouvé un Chef, se présentent pour collaborer à l'œuvre et la défendent avec une sorte d'acharnement.

Un Chef! que l'éloignement et la demi-obscureté magnifient, à qui les indigènes ont transporté le nom de guerre de Stanley, BOULA-MATARI, Brise-Pierres, le Saxifrage, et qui, pour eux, siège comme une divinité, soit au fond des mers, soit dans les brousses de la froide Europe, de l'M'Poutou, « où l'on mange les noirs ». On comprend aussi qu'à l'aspect des horizons d'entreprises entr'ouverts dans cette vaste contrée où désormais règne la sécurité du commerce et du parcours, « les coureurs de négoce » admirent et emboîtent le pas. A ce spectacle j'ai assisté, non pas en cabinet à Bruxelles; là-bas, sur le champ de

bataille. Je manquerais à mon devoir de narrateur véridique en le taisant.

*
**

Une légère et longue concavité creuse la côte de Guinée depuis le cap des Trois Pointes jusqu'au cap Palmas. Nous avons suivi la corde de l'arc et perdu la terre de vue. Quand elle apparaît de nouveau, elle est plus basse encore, causant toujours cette déception : que c'est un bien mince rivage pour la massive Afrique. On voudrait de lourdes masses, des monts énormes, des remparts naturels formidables, alors que tout est plage unie, collines, uniformité et douceur.

A bord, la tranquillité est grande. Rien des festivités bruyantes et des « beuveries » tumultueuses qui, paraît-il, font parfois des retours de Congolais une noce ininterrompue seulement par le coup de cloche funèbre de la mort d'un malade, vite, trop vite oubliée, aussi indifférente que la chute des compagnons de rang sous les balles dans les combats. C'est la vie calme et blanche d'un hôpital, d'un asile de convalescents. Dans la traversée d'arrivée, nous avons des musiciens qui, tous les soirs, brodaient des chants

aimables, ou grivois, sur la basse continue du « pistonnement » de la machine. Nous avons jusque cinq dames, de gabarits et d'agrément divers ! Il n'y en a plus ! Actuellement, seule la Stewardesse, inoccupée, orne le couloir central des cabines de la rareté de sa féminine présence.

Des Dames, oui, spécialement de ces missionnaires que la prévoyante Albion frète pour devenir les compagnes, en pays hors commerce, des utiles agents religieux et commerciaux qu'elle expédie partout en éclaireurs, en commis-voyageurs, en propagandistes et, ajoutent les langues vipérines, en « mouchards ». Le Congo n'a pas échappé à ces termites infatigables. Un plaisant résumait curieusement leur lent travail de rongeurs : « Il s'agit, me disait-il, de préparer les nègres à la conquête indirecte par les idées et le commerce anglais. Pour cela, ces « honnêtes courtiers » colportent des cartes de la Terre où une teinte rouge, presque universelle, marque la soi-disant domination de l'Angleterre, tandis que quelques petits points noirs désignent les territoires mesquins des autres nations. Au dos, un portrait de la vieille reine (dont vous connaissez la figure et la tournure) sous les traits superbes d'une

Minerve calme, la lance à la main; tout autour, une série de visages, à l'aspect grognon et muflesque, représentent les autres souverains, enguirlandant, comme des feudataires, l'Impératrice du monde. Des « clercs » noirs sont chargés de distribuer cette étrange composition aux naturels, en leur expliquant qu'il n'y a qu'une vraie langue, l'anglais, et que les autres sont des patois; qu'il n'y a qu'un drapeau, le britannique, et que les autres sont des mouchoirs dont la vraie destination est de rester en poche.

L'apologue est symboliquement fort exact, quoique de fantaisie, je suppose. Il n'est pas superflu d'ajouter que l'apostolat religieux de ces rares apôtres est souvent au niveau de leur mission politique. Un missionnaire yankee fait chanter aux sauvages du Kassaï l'inepte cantique que voici, caressant à la fois l'âme et le ventre. C'est en Fiotte bâtardé de Balouba.

Dieu est très bon!
C'est Dieu qui donne la viande!
Manger beaucoup de viande
Est superlativement bon!

*
* *

Après notre écart pour joindre Accra, nous avons rallié la direction que nous suivîmes il y a deux mois. Nous voici de nouveau le long des côtes de Libéria, la République nègre, dont le Gouvernement toujours besoigneux a imaginé de se créer des ressources, aux dépens des collectionneurs, en renouvelant tous les ans ses timbres-poste ! Nous cinglons, cette fois, près du rivage. Le clocher pointu et quelques toits de la capitale émergent des collines. La coque blanche d'un vaisseau de guerre est mouillée dans la baie. Sur le *Léopoldville* on joue des jumelles, on parlotte, on jacasse, ainsi qu'il arrive au moindre incident de la vie monotone du bord, pour ceux en qui l'immense et circulaire spectacle de la mer et du ciel, si simple et si tragique, n'éveille point incessamment le souvenir des catastrophes qui s'accomplirent dans cet indestructible décor des fatalités impassibles.

Un passager redescendu du Haut m'a parlé avec émotion de « sa Femme ». N'allez pas croire qu'il s'agisse d'une épouse à retrouver en Europe après des mois et des mois d'absence et d'inquiétude. Non, c'est sa Nègresse, qu'il a dû laisser là-bas, dans quelque poste isolé, à la merci des événements. Il lui a fait jurer de ne le trahir « avec aucun blanc ! » Il n'a pas eu

la téméraire naïveté de comprendre dans ce serment les noirs. Il compte la rejoindre en cet état de fidélité relative ; il parle vaguement de l'épouser.

Ah ! la compliquée et singulière affaire que celle du sexe pour le blanc au Congo et combien partout où l'on va on la rencontre en la barbarie de sa solution ! L'Etat ne tolère pas qu'on amène là « une amie » ; si on ne l'épouse pas, il la réexpédie dare-dare à son lieu d'origine. Et même pour les légitimes compagnes, il n'y met pas de complaisance. Alors on s'est demandé comment faire ? Ceci veut quelques périphrases.

En dehors de sa fonction gouvernementale ou de son emploi commercial, l'existence privée du Blanc tourne sur deux coussinets : le Boy et la Négrresse.

D'abord le Boy. C'est le serviteur, le domestique, le groom, à la fois cuisinier, « lavadère » du linge auquel il communique cette *suave* odeur d'huile de palme qui hante les narines, fade et écoeurante, longtemps encore après qu'on a quitté les rives du Zaïre, « linguistère » quand son maître ne s'est pas encore familiarisé avec les idiomes indigènes ; langues bizarres dont on peut dire, sans paradoxe, « qu'il s'agit non seulement de les parler, mais

encore de les comprendre », car le nègre défiant s'arrange de manière à les jargonner de façon incompréhensible avec ses compatriotes en toute conjoncture où cela lui est utile.

Le Boy fait le ménage, le « Tchope », c'est-à-dire la mangeaille, court (si l'on peut s'exprimer ainsi) pour les commissions, pieds nus, vêtu d'un pagne en long jupon et d'une chemise en surplis et porte les « Moukandes », les lettres, espérant perpétuellement le « Mata-biche », le divin pourboire, trop souvent, hélas ! remplacé par un « Katouka bushman' » (f... moi le camp, sauvage !), auquel entre les dents il répond par un « Jambové » (je m'en f...!). S'il attrape quelque aubaine, il l'emploie à faire « Tchîn', tchin' » à trinquer, avec des collègues, ou à acheter des présents : perles, tabac, rhum, étoffe, viande pour la préférée de son cœur.

Il en existe déjà toute une confrérie de ces « gens de maison », dont les adeptes se repassent les secrets du service des blancs. On en voit apparaître un, de temps en temps, en Europe, qu'un convaincu ramène, persuadé qu'il possède un serviteur modèle et curieux dont le noir visage fera sa gloire auprès des voisins ; d'ordinaire il ne faut pas un long

temps pour que ce personnage merveilleux cause le désespoir de l'imprudent qui l'a mis en trop intime contact avec notre civilisation raffinée et nos femmes de chambre, et il le lâche, non sans soulagement, ou supplie le capitaine du steamer de le reconduire aux délices de la brousse et de la Chim'beck. Le phénomène est si connu que l'Administration a cru opportun d'imposer un cautionnement sérieux à tout revenant qui veut se payer le luxe de se faire accompagner d'un de ces échantillons de la population native.

C'est un travers presque universel de croire le Boy « qu'on a » irréprochable (Une perle, monsieur, une vraie perle! — Apparemment une perle noire). Tandis qu'on trouve le Boy des autres une fripouille. La vérité est que, sauf les petits de huit à douze ans, qui sont actuellement recherchés de préférence et qui vraiment ont une originale et gracieuse gentillesse, ces gaillards sont, en général, derrière leur taciturnité et leur obéissance passive, d'affreux et malpropres polissons, puant le fauve, menteurs à déconcerter le diable, paillards à distancer les boucs, voleurs de garde-manger et de cantines, incorrigibles allégeurs de bouteilles. Le sage se résigne à se laisser voler pourvu qu'ils le fassent décem-

ment. Quant à la propreté, quant à ce qu'ils font de leurs doigts, dont la netteté, vu la couleur, est invérifiable, quant à ce qu'ils fourrent dans les plats qu'ils cuisinent ou servent, il n'y faut pas penser si l'on veut conserver les derniers ferments d'appétit que laisse la chaleur.

Voyageant au Maroc, j'avais, les premiers jours, trouvé intéressant d'aller boire le thé à la menthe ou le fameux café « à la Turca », sous la tente des Maugrabins de notre escorte. Le Drogman me prit à part : — Mais c'est très dangereux ce que vous faites là ; ces gens ont une telle haine des Roumi, des Nazrani, qu'ils fourreront dans votre tasse des morceaux de leurs croûtes, et voyez leur peau ! — Il me montrait des incrustations et des cristallisations assurément remarquables. Je me suis souvenu, en ce bon Congo, de cette anecdote, au spectacle de quelques incidents vraiment suggestifs. Dans une de mes excursions, ouvrant ma fenêtre pour humer l'air matinal après une nuit d'étouffement sous une moustiquaire, je vis le Boy de mon hôte, « une perle », nettoyer la vaisselle en léchant les assiettes et les plats ; après quoi, crachant dessus, il les frottait à sa tignasse crépue et finissait cet intéressant travail en les essuyant avec un

linge qu'on eût cru emprunté à la lampisterie d'une gare; très sérieusement, du reste, sans aucune mauvaise intention apparente, avec le sentiment du devoir accompli. — Un autre visitait soigneusement, des deux mains, la série complète de ses orteils pour en extirper les « tchiques »; ce nettoyage fait, il prit un couteau de table pour se râcler aux jambes je ne sais quelle salpêtreuse efflorescence; puis, se levant, il saisit un pain, l'appuya contre sa poitrine odorante et coupa avec soin et gravité, à l'aide du même couteau, les tranches pour notre déjeuner. — Un soir, m'étant couché imprudemment sans visiter les draps et réveillé par le chatouillement d'une « bourbouille » germante, je constatai sur le drap la présence de taches violettes suspectes qui me déterminèrent à achever ma nuit dans un pliant. Le lendemain, nous étions à table à savourer une « Mowambe », fricassée de poulet à l'huile de palme, fort savoureuse, quand mon attention fut attirée par des maculatures de la nappe : c'étaient celles de mon drap ! Mon drap avait passé de ma couchette à la table après être, sans doute venu de la table à ma couchette. — Qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je. — Ce sont des taches de vin portugais, répondit ingénument un convive !!!

Quelle est la psychologie de ces Scapins couleur de deuil? Mystère! comme la psychologie de tous ces noirs, silencieux dès que le blanc apparaît, silencieux autant que les oiseaux quand l'épervier plane, défiants, concentrés, soumis. Si près et si loin! Gardant obstinément le secret des pensées rudimentaires, des sentiments embryonnaires, des désirs et des aspirations barbares encavés dans leur crâne dur, ne les révélant que par brusques et courtes échappées, par anecdotes et faits divers, que malheureusement, en leur superficialité, les blancs ne notent pas pour former la base dont un observateur et un généralisateur tirerait la conclusion ethnologique. Une immense série de données précieuses est ainsi constamment perdue alors que, recueillies, elles auraient, pour pénétrer cette humanité ténébreuse et si diversement appréciée, la même efficacité peut-être qu'eurent les sèches et, en apparence, stériles constatations horaires des livres de bord pour dégager la belle théorie des courants, des vents et des cyclones.

Quelques traits encore. Ont-ils quelque chose qui ressemble à de la Dignité personnelle! Voyant un élégant adolescent dont la chevelure surplombante, en mancenillier, me

rappelait un ami célèbre, je le nommai Sar Peladan. La vibrante lettre *r* est obscure pour ces lèvres lourdes et ces langues charnues ; il en est même qui prétendent qu'elle n'existe pas dans leurs charabias et que partout où des linguistes trop savants la fourrent, il faut mettre une *l*. L'éphèbe en question comprit sale au lieu de Sar, et se plaignit. — Ont-ils de la Fidélité? Stanley raconte qu'un des premiers actes du Boy de qualité choisie qu'il avait emmené et paternellement traité en Europe, fut de désertier dès son retour au continent noir, en lui enlevant son fusil et sa montre. — Ont-ils de la Rancune? Quand le commandant Peltzer, maître dur, eut été tué, son Boy, désormais sans crainte, alla tirer des coups de fusil à son cadavre.

Si pour les hommes, les femmes, les enfants on butinait, en bien et en mal, tous les détails analogues de la quotidienne existence, on serait vite au fait. Peut-être qu'elles en contiennent des brassées, les archives de l'Etat Indépendant, tenues secrètes aussi rigoureusement que le furent longtemps celles de Simancas sur le règne de Philippe II d'Espagne.

Si, comme collaborateur indispensable, le Boy est à l'un des pôles de la vie privée des

Blancs au Congo, la Négrresse est à l'autre. Il est rare d'en rencontrer qui aient résisté au besoin de ce concubinat panaché d'où résulte parfois un petit mulâtre, mâle ou femelle, pour lequel l'heureux père manifeste une vive affection, à moins qu'il ne l'abandonne carrément aux hasards du négriionisme. Il en est qui, par allusion à la couleur de peau de « la chère et tendre », nomment cela : « Devenir ébéniste. » Dans les premiers mois, paraît-il, la répugnance est vive. L'odeur, la teinte, la physionomie indéchiffrable sous les ténèbres du derme, l'aspect vulvaire et sanguinolent de la bouche malgré la splendeur de la denture, apaisent les velléités masculines. Mais peu à peu on s'accoutume, comme à un bal masqué, à ne plus demander le décisif attrait au visage, miroir souvent menteur de l'âme, ici dissimulé sous la suie. On s'arrête avec complaisance à contempler le beau bronze des bras, des épaules... et de leurs environs.

La séduction opérée, la Nature complice fait mouvoir les secrets ressorts de la reproduction, ... et on se lance comme les autres. Les plus délicats vous prédisent ce sort en cas de séjour prolongé et affirment qu'on ne s'en trouve pas mal; qu'on se fait à ce régime où le parfum rance de l'huile de palme, habituel

cosmétique de la race, joue un rôle important; que les pieds nus, trotinant dans tout ce qui se rencontre en ces lieux sans voirie, ne sont plus des tares insupportables; qu'au surplus, si l'on est dans le voisinage d'une rivière, on prescrit à la dame des ablutions, au moins extérieures, plusieurs fois par jour, comme l'attestent les enlèvements... par des crocodiles; qu'on est très heureux, dans sa solitude, d'avoir la nuit près de son lit, vautrée sur une natte ou sur une couchette basse, à l'abri de la même moustiquaire, malgré le bain des mêmes transpirations, une maîtresse-servante très soumise et obligeante qui vous soigne et vous veille en cas de maladie; que la conversation de ces animaux domestiques n'est assurément pas celle d'Aspasie, mais que, dans la disette terrible de communication avec l'humanité blanche (quelques-uns, combien rares! ont ajouté : de tout aliment idéal), on ne dédaigne pas plus leur bavardage de perruche qu'on ne dédaignait sur le radeau de la *Méduse* un morceau de cuir macéré; que s'il est vrai qu'on les trouve souvent la pipe au bec, ou gaillardement éméchées par le rhum de traite; que s'il est vrai que ces polissons de Boys (pas le mien, ne manque jamais de dire l'interlocuteur) font des prélibations dont

la sensualité patriotique de ces dames est friande, ce Sganarellisme tropical n'est pas fort différent de celui d'Europe.

Ces propos de haute graisse et philosophie congolane finissent d'ordinaire par l'offre très hospitalière d'essayer sur quelque échantillon présentable disponible dans le voisinage. Je n'en profitai guère. Vous comprenez : un Sénateur ! Surtout un sénateur socialiste !!

C'est femmes sont, presque invariablement, des esclaves qu'on achète à un taux ridiculement bas, comme on achèterait une chèvre. Il y a, du reste, dans leurs allures quelque chose de la bête qui, placidement, se laisse traire. A Luebo, dans la région bénie du Kassaï qui actuellement est prônée comme la plus mirifique (il y a peu de temps encore c'était le Katanga, mais il paraît que cette réputation a fait faillite), on a une « belle femme », voire « une calebasse », c'est-à-dire une vierge, par allusion, sans doute, à l'exhibition de leur jeune et ferme poitrine, pour deux pièces (quinze mètres) d'étoffe, soit quatre francs valeur d'Europe. A ce compte-là vous comprenez que quelques gars, sanguins et bien musclés, se sont payé le petit harem de leurs rêves ou ont changé de personnel à chaque lune. Sérail dans l'espace ou sérail

dans le temps. Quelle bénédiction pour ceux qui, en la rigide Europe, devaient trop souvent jeûner! Et on nourrit ces tulipes noires pour deux « copes », deux coupelles de perles de pacotille par semaine, valeur d'Europe douze centimes! Douze centimes! Quelle honte pour nos avides hétaires! chèvres aussi mais broutant, elles, des billets de banque. Oh! le Kassai! Oh! le Kassai! Il est vrai que c'est là aussi que se récolte le plus beau caoutchouc. Il est vrai que c'est là que le salaire d'un travailleur est de dix centimes par jour, plus une cope de perles pour ses vivres! Pourvu que cela dure, bon sort! pourvu que cela dure, criait un couvreur en train de tomber de la tour Saint-Michel.

— Vous dites qu'elles sont esclaves? objectera-t-on. — Mais oui.

L'Esclavage, malgré les professions de foi et le bon vouloir de l'État, existent bel et bien au Congo. Que de choses, que de choses niées en Belgique, que là-bas nul ne conteste, que là-bas nul n'oserait mettre en question, à moins de passer pour un ignorant ou un jocrisse! L'esclavage existe pour la moitié, au moins, de la population. La traite par les négriers a disparu; l'enlèvement, la razzia, par l'Arabe a disparu. Mais l'esclavage dit

domestique s'épanouit à l'aise, avec tous les agréments du droit de propriété, *jus utendi et abutendi*, comme, par exemple, la mise à mort à coups de machette ou de gourdin, suivant le caprice du maître, spécialement quand il s'agit de procurer à un chef défunt une escorte suffisante pour qu'il puisse paraître dignement dans l'autre monde et n'y pas manquer de serviteurs. Naturellement le droit de vendre et d'acheter s'ensuit, et il s'exerce avec une indifférence et une désinvolture absolues tant chez les contractants que chez la bête, ... je veux dire l'être, objet de ce trafic; il subit le va-et-vient des transactions, passe de l'un à l'autre, change de lieu et de personne, le plus simplement du monde, avec une inconscience résignée; sauf que c'est une joie pour une femme d'être acquise par un blanc qui ne manque pas de la traiter avec certains égards européens, émerveillants pour la misérable.

Voilà donc le petit ménage congolais. Il est ainsi organisé du haut au bas de l'échelle, adopté par les fonctionnaires comme par les factoriens, même par Messieurs les magistrats! oui, les magistrats, Madame; même par... mais silence et respect aux autorités supérieures! Cet universel contubernalisme est toléré par les gouvernants et passé à l'état

d'institution. Que son influence soit bienfaisante, on peut, sans bégueulerie en douter. L'absence presque complète de femmes blanches est assurément un des facteurs qui contribuent à infliger à tout résident au Congo cette relative dépression morale qui impressionne l'observateur, le débraillé des allures et des habitations, le fléchissement des sentiments délicats, une rusticité allant parfois jusqu'à la sauvagerie. Il faut, il est vrai, combiner cette cause avec l'amointrissement, sinon la suppression de la vie intellectuelle : presque pas de conversation possible, et quand on converse, une manie de dénigrement réciproque, l'agent de l'Etat dédaignant le factorien, le factorien brimant l'agent de l'Etat, les factoriens, se débinant entre eux, les agents de l'Etat se bêchant. Pas de journaux, si ce n'est par paquets, aussi rancis en leurs nouvelles que les vieilles gazettes ramenées par le hasard du fond des marais de l'oubli. Peu de livres et quels livres ! Pas d'art, non pas d'art, rien de cet essentiel aliment des âmes, producteur et conservateur du plus beau de nous-mêmes ! Tout cela est pneumatiquement réduit au vide, subit un universel décollement ; c'est un écorchement, une décoration cérébrale.

— Il faudrait donc des femmes blanches, là-bas? — Certes. — Une blanche vaut deux noires, me disait avec un soupir un agent amateur de musique. Là où rayonnent les quelques-unes qui ont accepté la vie congolaise (j'en ai vues, ah! quelles sont rares, les Belges surtout!) une douceur de foyer familiale est épandue, une séduction d'ordonnance et d'harmonie. Mais combien héroïques les faut-il! Je me demande si une Européenne, arrivant dans le farouche et suffoquant paysage de Matadi, pourrait ne pas fondre en larmes au souvenir de la patrie, fraîche et compatissante. Nos femmes sont mal armées pour ces dures missions, anémiées qu'elles sont presque toutes, bourgeoises par leur vie artificielle, ouvrières par les insuffisances alimentaires du salariat. Le brasier du Congo, doux pays où tout se réduit au même dénominateur de la suee sans merci, les aurait bientôt rendues « belles des pâleurs de la blanche chlorose ».

* * *

Sierra Leone est en vue. La montagne qui en marque le site, ayant à revers le soleil levant, surgit en teintes sombres comme si nous approchions d'une côte scandinave : des

verts durs, des coins noirâtres, la crête à l'emporte-pièce. Pendant que nous avançons, l'astre cuisant dépasse le décor qui le cache et le paysage charmant de Free Town et des collines qui l'encorbeillent se démasque dans la splendeur de ses verdure ponctuées du rouge de la terre. Ah! l'adorable mosaïque, le songe d'un artiste épris du ragoût des couleurs vives et de l'emmêlement pittoresque des végétations et des habitations exotiques!

Nous jetons l'ancre. On me remet un paquet de lettres, les premières qui m'arrivent depuis mon départ d'Europe. J'ai peur de les ouvrir. Ah! qu'elles sont souvent des cartouches de malheur! Et combien cruelles, quand on est si loin, non seulement les nouvelles néfastes, mais l'indifférence des sentiments. Cette fois, de ces volières fragiles, ne s'échappèrent que des oiseaux heureux, aux chants d'alouette. La distance, plus fraternelle que nos cœurs, bande le ressort des affections; la distance, comme la Mort, est épuratrice; la distance, comme la Mort, est la reculée nécessaire pour voir une âme en sa vérité.

Je retourne parcourir la riante et mortifère cité, belle et funeste comme le mancenillier, cimetièrre décoré de lauriers roses. On m'entraîne à visiter le bizarre et célèbre hôtel-

restaurant de Miss Silina Macaulay, où, dans un intérieur d'intimité à demi-hollandaise, au haut d'un escalier gardé par des chiens et des nègres suspects, garni, en guise de tapis, de sacs vides de coconottes, des dames négresses, variées et avariées, très complaisantes, s'occupent des visiteurs à l'abri de rideaux blancs innocents ornant les petites fenêtres. Aux murailles, ô sacrilège! notre dame des Sept-Douleurs, le divin Sauveur, la Fuite en Egypte! Je ne fais, en ce lieu de délices, qu'un très écourté séjour. Il fallait le voir : c'est de tradition à bord des steamers de la « Compagnie maritime belge du Congo »!

La lourde chaleur humide qui m'avait opprimé lors de ma précédente descente pèse toujours sur cette immense serre qui a le ciel pour coupole, révélant le péril du lieu et, cruellement, altérant le bonheur de parcourir l'entremêlement ravissant de ses rues gazonnées. Tantôt un bon Congolais me disait : — Comme c'est mal tenu, hein! il faudrait enlever toute cette herbe! — Les feuillages me semblent plus savoureux, plus gracieux encore. Les maisonnettes font penser à des retraites de poètes. Tous les murs, tous les porches, tous les escaliers de pierre sont, aux jointures des moëllons, enrichis de cette mousse veloutée

qui, chez nous, n'est la parure que des ruines, et qu'ici la moiteur, féconde en floraisons et en belles moisissures, fait éclore en quelques jours. Et, chose étrange, de nouveau je retrouve des rappels de la patrie : aux confins de la ville, tel chemin paresseusement contourné, bordé d'arbres abritant des cabanes toiturées de chaume, au sol étoffé de vert épais, m'a donné un instant l'illusion des environs de Genck. Je le dis, je l'ai dit plusieurs fois en ce récit, pour que les dédaigneux de la terre natale apprennent à mieux la voir et à plus l'admirer, sans trop de regret ou de désir des lointains.

Une atmosphère de mélodie règne sur Free-Town. C'est dimanche : les temples protestants, petites églises de village, pullulent, et dans tous, portes et fenêtres ouvertes, on chante des cantiques. Ce sont les nègres : les hommes, les femmes, les enfants nègres. Par besoin religieux ou besoin de mélodie ? que sais-je ! Ils sont là entassés, endimanchés, marquant déjà par des différences de costume les différences de classe, les bourgeoises en chapeaux à fleurs, les femmes du peuple la tête serrée dans un madras. Ils chantent avec un parfait ensemble et des voix épurées. Ils chantent avec un instinct vif de musicalité,

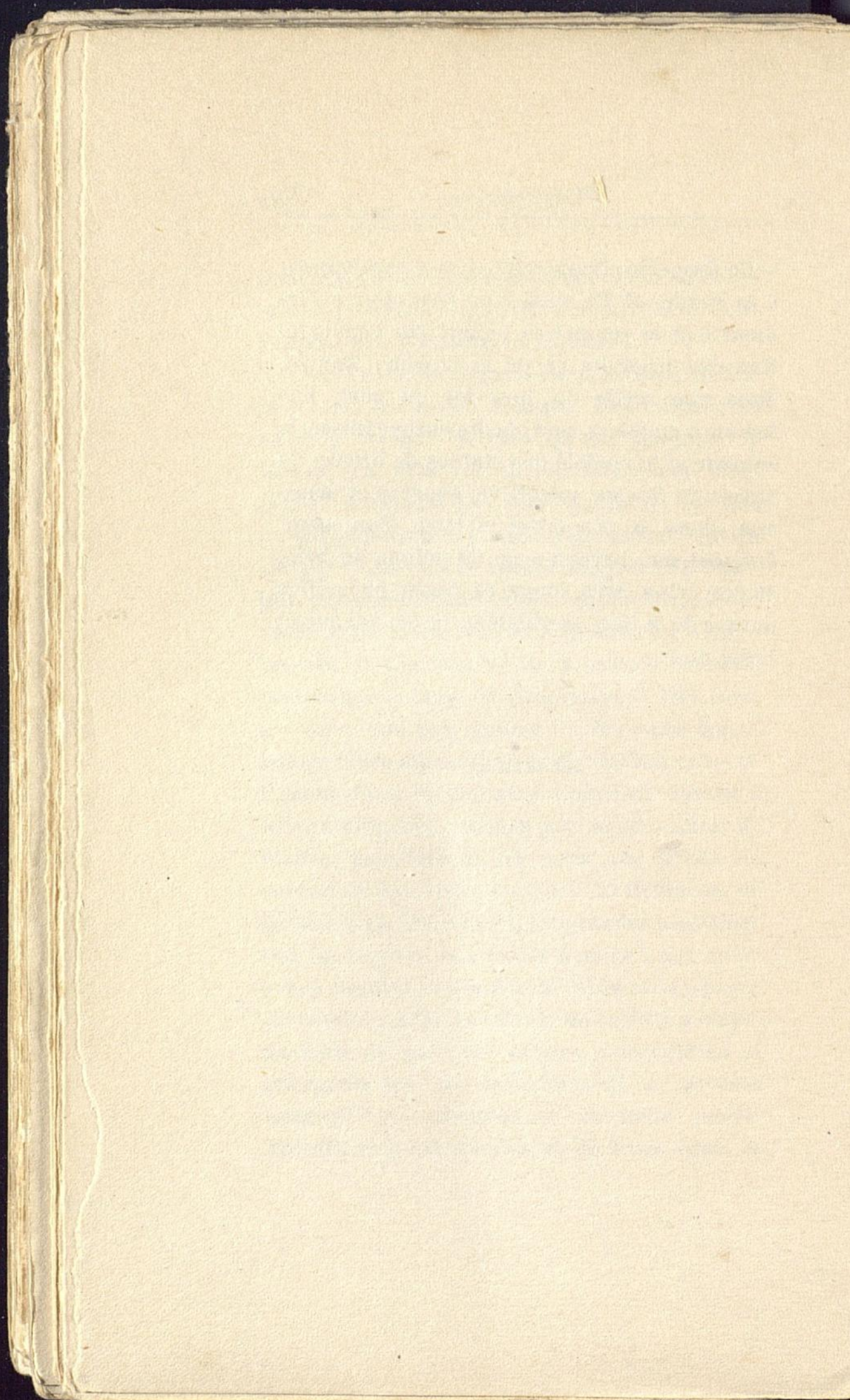
dirait-on. Et tout de suite, me revient, avec ses brumes, le problème de ce qu'on peut faire de cette race, des chemins où on peut la mener, de l'indice jusques auquel on peut bander sa transformation. Imitateurs, ai-je déjà dit, imitateurs prompts et habiles. Oui, pour tout ce qui n'est qu'œuvre individuelle, métier, fonction où l'homme n'a à diriger que son propre effort, où on ne lui demande pas des pensées d'organisme, des généralisations qui exigent un organe cérébral supérieur. Ils vont alors, entre ces parois rétrécies, ils travaillent, ils accomplissent, lentement, il est vrai, mais bien, avec une moindre quantité de résultat utile que le blanc, mais égal, semble-t-il, en qualité. Qu'un cerveau aryen directeur soit là, ferme et bienveillant, pour l'impulsion et le redressement des déviations, et peut-être cette courte formule est-elle le plus exact programme pour gouverner ces indispensables collaborateurs de notre race sous les feux tropicaux.

C'est ce qu'on fait au Congo pour l'armée coloniale; les simples soldats noirs sont commandés par des officiers européens. C'est ce qu'avaient fait les Arabes dans le Manyéma; envahisseurs en petit nombre, ils dominaient la population nègre et, devançant l'Etat Indé-

pendant, l'avaient dressée à ces belles cultures que le professeur Laurent a admirées et dont l'expédition Dhanis les a expulsés.

Free-Town, où depuis si longtemps a eu lieu le contact, en est un exemple. Des milliers de noirs y vivent. Et rien qu'une poignée de blancs. La ville est calme, laborieuse, heureuse! N'est-elle pas une vision de ce que seront plus tard les cités congolaises? Car, il est à prévoir que le rêve d'émigrations européennes nombreuses en ces régions torrides et anémiantes ne se réalisera jamais. Le Congo brûlant et malsain ne sera jamais, jamais, jamais une colonie de peuplement! Dès lors, n'y verra-t-on pas, comme ici, les noirs apprivoisés vivre en auxiliaires disciplinés et intelligents dans le domaine restreint ouvert à leur intelligence, dirigés par un état-major de blancs, peut-être un ou deux par mille? Ne verra-t-on pas, dans les rues de Boma ou de Luluabourg, comme ici, les grandes négresses aux pieds plats, aux fortes hanches, à la membrane massive, s'affubler de robes et de jupons, de bottines à hauts talons, de coiffures empachées, et pour ces atours multicolores et bourgeois qui les transforment en grosses cabaretières, abandonner la belle nudité d'airain de leurs épaules et de leurs bras, la

belle draperie simple dont elles s'enveloppent à la romaine? Et ainsi « on fera aller » l'industrie et le commerce belges, par l'exportation des produits et de la laideur. Tantôt, dans une ruelle du quartier du port, une femme à matelots, non encore européanisée, la couleur et le modelé des statues de bronze du musée de Naples, primitive, superbe et deminue, dans la pénombre violette d'un seuil, écrepait ses cheveux avec un peigne de bois, et ces crins durs, longs et frisés, ébouriffés autour de la tête, semblaient un feu qui aurait brûlé noir.



**De Sierra-Leone à Las Palmas.
La Race noire.
L'arrivée dans la zone tempérée.**

Du 11 au 16 octobre.

A Sierra-Leone ont débarqué nos derniers passagers noirs. Le navire s'est ébroué en cheval qui se débarrasse des mouches. Les Kroo-Boys l'ont aussi quitté, ces pauvres diables enrôlés à l'arrivée qui, pour un shilling quotidien, du riz et un morceau de viande salée, ont peiné, jour et nuit, s'esquintant au déchargement, victimes de l'abominable système mercantile qui voit, en l'être humain, un simple moyen, un outil, dont la valeur de conservation est nulle parce qu'il est toujours remplaçable, et non pas une fin en soi. *Business is business!*

Et voici que la demi-solitude du bord s'ajoute à la pleine et majestueuse solitude de la Mer. La surface des eaux est à peine ridée et l'air

s'engrise des poussières sahariennes, éternelle diminution du désert inépuisable. Le vent, soufflant de l'arrière, ramène sur le belvédère de la dunette les émanations de la machine, grand corps complexe où les feux accomplissent imperturbablement leur office dévorant. Une chaleur insupportable nous persécute. Toujours la chaleur ! Les Congolais eux-mêmes gémissent. Et quoi alors ? si, comme se plaisent à le proclamer les plus piaffants d'entr'eux, l'étouffante saison des pluies, là-bas, n'est pas désagréable. Il est, nous dit-on, dangereux de rester sur le pont pendant les nuits insomnieuses, et, dans les cabines, c'est le Hammam prolongé pendant des heures ! Je retrouve la hideuse moiteur, collante comme une gomme, m'enveloppant de son maillot de baudruche. Je rêve péniblement, tandis que le Steamer va et vibre en lourd cétacé grondant et écumant. Dans ma cervelle anémiée, je pense, avec une tristesse infinie, à une légion de singes et de perroquets qui ont été suffoqués à bord ces jours derniers pour avoir été remisés trop près des conduits de vapeur, et j'hypertrophie aux proportions d'une catastrophe le tableau de leurs petits cadavres, gisant dans les cages où on les ramenait captifs pour de beaux présents aux amis de

Belgique; des pelottes de plumes couleur de tourterelle, à queue écarlate, avec de petits yeux ronds enchâssés dans une membrane écailleuse; des pelisses de poils noirs ou verdâtres, de ce vert que prend le drap gris devenu pisseux, des visages de petits vieillards endormis en une ultime et pleurarde grimace.

J'ai un livre, épave d'un passager, ami maintenant à Boma. Livre bizarre à bord d'un cargo-boat : *La Psychologie de l'Evolution des Peuples*, par le docteur Gustave Lebon. Je le parcours nonchalamment. J'y découvre des passages qui, imprévu superstitieux, coïncident avec mes préoccupations présentes. Quel bizarre serviteur est parfois le Hasard, lui qui d'ordinaire ne s'entend qu'à son métier de Dérangeur.

« Les races primitives sont celles chez lesquelles on ne trouve aucune trace de culture..., tels sont les Fuégiens et les Australiens. Au-dessus des races primitives se trouvent les races inférieures, représentées surtout par les nègres. Elles sont capables de rudiments de civilisation, mais de rudiments seulement. Elles n'ont jamais pu dépasser des formes de civilisation tout à fait barbares, alors même que le hasard les a fait hériter,

comme à Saint-Domingue, de civilisations supérieures. »

« Chez les êtres inférieurs, on constate un don d'attention et de réflexion très minime, un esprit d'imitation très grand... »

« Tout ce qu'on peut demander à un gouvernement, c'est d'être l'expression des sentiments et des idées du peuple qu'il est appelé à régir... C'est là ce qu'ignorent malheureusement les hommes d'Etat qui se figurent qu'un gouvernement est chose d'exportation et que des colonies peuvent être gouvernées avec les institutions d'une métropole. Autant vaudrait tâcher de persuader aux poissons de vivre dans l'air, sous prétexte que la respiration est pratiquée par tous les animaux supérieurs... »

« Les grands empires contenant des peuples divers ont toujours été condamnés à une existence éphémère. Lorsqu'ils ont eu quelque durée, comme celui des Mogols, puis des Anglais dans l'Inde, c'est... parce que ces maîtres étrangers ont eu un instinct politique assez sûr pour respecter les coutumes des peuples conquis et les laisser vivre sous leurs propres lois... »

A bon entendeur, salut! Certes, il est au Congo des coutumes affreuses : l'empoisonne-

ment par la kasse, la vente des esclaves comme viande de boucherie, l'anthropophagie, le massacre sur la tombe des chefs ou des hommes libres auquel correspondait, dans l'Hindoustan, le brûlement de l'épouse sur le bûcher mortuaire du mari. Aucune raison politique ne saurait tolérer ces pratiques sanguinaires auxquelles les indigènes tiennent avec l'acharnement conservateur qui est la sauvegarde de toutes les institutions fondées sur un lointain atavisme et dont les peuples européens offrent tant d'exemples dans des ordres d'idées moins abominables. Mais pour ce qui est acceptable quoique barbare, quel péril il y aurait à bouleverser les mœurs natives ! quel péril à croire qu'au point de vue psychique, plus qu'au point de vue de la peau, un nègre est transformable en blanc ! Qu'on laisse ces illusions aux âmes sensibles, mais bornées, qui élèvent en Belgique des négrolons dans l'espoir saugrenu d'en faire des civilisés et de bons chrétiens. De bons chrétiens ! L'exemple de la noire miss Silina Macaulay, décorant ingénument son établissement hospitalier à Sierra-Leone d'images pieuses, montre jusqu'où pénètrent en ces idiosyncrasies primitives les grandes conceptions du Catholicisme et « les convenances »

observées en Europe, même par les dignes matrones vouées à son intéressante profession.

Mais si le Noir n'est pas assimilable au Blanc, ce n'est pas une raison pour le traiter en bétail comme y est enclin l'Européen arrivant au Congo. Energie et douceur, *Fortiter et Suaviter*, devrait être la règle. Les colons bien équilibrés que j'ai rencontrés sont unanimes à ce sujet. Le nègre en faute admet le châtement et il y aurait danger à lui laisser espérer l'impunité; son intellectualité étroite et molle irait vite à l'absolue indiscipline. Mais, si on ne peut dire qu'il connaît la reconnaissance durable, il obéit volontiers et marque de l'affection à qui le traite avec une bienveillance ferme et familière. Un mien neveu, agent principal de la S. A. B., dans le Kassai, en est un exemple péremptoire. De nature rustique et originale, poussant les choses à un degré certes difficile à exiger de tout le monde, il s'est mis à vivre de la vie des indigènes, logeant dans leurs paillotes, mangeant leur nourriture, y compris les chenilles frites et les sauterelles rôties, s'asseyant à leurs feux, baragouinant leur langue, revêtant même le pagne, m'a-t-on assuré. Nul blanc ne jouit de sa popularité sur les rives du Kassai

et du Sankourou. Quand il passe en pirogue et qu'on le reconnaît de la rive, on l'acclame. Il obtient des natifs tout ce qu'il veut. Il voyage sans escorte et sans vivres, assuré de trouver partout une hospitalité primitive mais cordiale. Suivant la coutume de surnommer tous les blancs, on l'appelle Tchibouille, le voyageur, ou N'Gandou Mounéné, le grand crocodile, cet animal étant considéré comme le voyageur par excellence.

L'Etat Indépendant est sévère pour ceux qui maltraitent les noirs ; on se plaint même de l'intervention trop fréquente et trop dure de la justice à leur profit. Les juges y prennent le rôle de « tuteurs des nègres ». Ce qui n'empêche pas les exécutions militaires, parfois féroces, contre les villages qui se font prier pour fournir les porteurs, les recrues, les travailleurs, le caoutchouc ou l'ivoire. Au marché de Tumba, j'avais remarqué un soldat noir qui prétendait imposer à un paysan à tête crépue la vente d'une poule moyennant un lambeau d'étoffe que le rustique rejetait avec mépris : il se mit à le bâtonner d'une canne, grande comme une pertuisane et ornée de clous de cuivre. Quelques instants après, le même gardien de l'ordre bâtonnait avec un égal entrain une femme qui se refusait à lui

laisser enlever du pain de manioc pour un autre chiffon. Rencontrant le Commandant du poste, je lui fis part du double incident qui m'avait indigné, quoique la foule environnante y fût restée indifférente absolument. — Attendez, me dit-il, — et retrouvant le brutal, il lui arracha sa pompeuse canne, la cassa, et le fit empoigner, avec ordre de lui administrer une raisonnable volée de coups de chicotte, la dure et cinglante lanière de peau d'hippopotame.

Si vraiment le nègre doit devenir le collaborateur du blanc, il faut qu'il croie en sa justice. Jusqu'ici il croit plutôt à sa cruauté et à son immoralité.

*
* *

Nous passons au large du banc d'Arguin, colossal sablon jectisse descendu, au cours des millénaires, du Sahara dans l'Atlantique au large sein où il fait à peine une boursoufflure. Là, en 1816, échoua, pour nourrir la mémoire des peuples d'une nouvelle et pathétique légende, la frégate *la Méduse*, que les vents et le courant renflouèrent quand les hommes l'eurent quittée, et que, par une ironie contraire mais égale à celle du naufrage, ils promènèrent treize jours sur l'Océan libre, en capture triomphale. Plus qu'un phare

l'événement lugubre et son émoi indestructible signalent désormais l'écueil et en écartent le navigateur.

Durant quelques heures, un jet de froid est venu nous atteindre. On eût dit que les doigts invisibles qui manient les météores entr'ouvriraient les portes du Nord et voulaient nous annoncer que nous approchions du Septentrion. Le soir, nous ne cherchons plus la Croix du Sud dans le ciel méridional, moins riche en constellations superbes que le nôtre. La sublime Grande Ourse, et ses sept flambeaux, va reparaitre ! Nous allons revoir les étoiles splendides et familières qui furent les compagnes muettes et mystérieuses de notre vie depuis l'enfance.

Mais les mains invisibles referment les lourds battants et nous voici, par un temps de fête et d'harmonie, un temps qui devrait toujours régner sur la terre, si la terre était faite pour nous, voguant vers les Iles Fortunées, dont déjà le décor garnit le lointain horizon de délinéaments légers, de paysages translucides et pâles comme ceux de la pleine lune. La gamme délicieuse des bleus légers et des gris colombins résonne en sourdine dans la tendre atmosphère, au-dessus des vagues qui ont la paresseuse lourdeur, le luisant doux, le

croulement mou et tremblotant des gelées. Les anges aèrent-ils les matelas du paradis pour la joie des petits enfants et celle de nos regards ? Des touffes d'ouate, divinement blanches, frangées d'argent, sont éparpillées dans les étendues prairiales du firmament paisible. Notre avancée est majestueuse et orchestrale comme celle du vaisseau fabuleux portant les destinées magiques d'Yseult et de Tristan. Oh ! pénétrante puissance du génie, devinant à ce point les souterraines sonorités qui reposent en nous, qu'elle sait, une fois pour toutes, trouver les expressions d'art invinciblement rejaillissantes en accompagnement de la Nature, quand il nous est donné de devenir les spectateurs d'une des grandes mises en scène qu'elle monte, avec une libéralité inépuisable, pour des âmes dont la plupart ne regardent même pas ! Ah ! si je pouvais, par l'incantation des mots, inspirer à un plus grand nombre le besoin et l'aptitude de comprendre, aimer et jouir de ces beautés !

Cependant, la Grande Canarie, vue par le Sud, grandit, s'élargit, se précise, et, coupée au bas par la ligne géométrique des flots qui lui font un piédestal de lapis-lazuli, burine dans les cieux le trait net et noble de ses crêtes et ouvre sur les versants les fractures de ses

escarpements pareilles aux crevasses d'un fruit mûr. Puis, derrière un promontoire, encore hors d'atteinte, les blanches demeures de Las Palmas, étendues sur le rivage comme du linge séchant au soleil. Infatigablement, l'hélice tourne vrillant vers le but. Les maisons plates, qu'on croirait amputées de leurs toits, accusent leurs reliefs : pittoresque étalage qui me semble plus beau au retour. Je cherche les lieux visités à mon précédent passage, déjà au musée des souvenirs. Voici les deux tours de la cathédrale, la hampe de drapeau en paratonnerre qui désigne une maison amie, le vallon à la montée contournante, déchirure des monts arides, où deux petits chevaux du pays entraînèrent la voiture où j'étais. Voici la route poussiéreuse longeant le rivage, voici le port encharbonné protégé par la dent pointue de son môle.

J'ai passé la nuit à terre : on embarque du combustible et la grinçante horlogerie des treuils va claqueter dix heures durant. Nous allons, quelques-uns, prendre gîte dans un grand hôtel anglais, en tous points identique aux trente-six mille hôtels anglais qui grèvent la surface du monde, aussi semblables les uns aux autres par leurs us et coutumes de chic bourgeois et matériellement confortable, que

les bornes milliaires ou les poteaux télégraphiques ; caravansérails où la discipline mondaine et niaise des touristes oblige à adopter pour le dîner l'uniforme des garçons de table. Rien ne manque : ni le Hall classique, ni les rocking-chairs, ni les gravures (sur acier !) chargées de représenter les scènes de chasse, de chiens, de chevaux, de babies jouant avec des chats, délices de la distinction conventionnelle et du sentimentalisme de confiseur en lesquels se complaît l'âme de cette caste de marchands égoïstes. Nous dormons mal... puisque notre programme était de dormir bien. Le lendemain, dès l'aube, au marché, nous nous gorgeons de raisins, de figues, de pommes. Quel régal ! Au Congo, les papaïes, les corossols, les avokas, les ananas sauvages, les farineuses et parfumées bananes, les marakoujas, les mangues au léger goût de térébenthine, c'est « valable ». Mais, quand il s'agit des fruits européens, des pêches, des fraises, des poires, des cerises, de toute la série des exquisités de nos terres savantes en pomologie, il faut, ô mesdemoiselles, vous retirer comme des négresses devant des blanches.

De Las Palmas à Anvers. — Branle-bas du retour. — Le Domaine privé et la Reprise du Congo par la Belgique. — Le roulis. — La mort à bord. — Le sort du Blanc au Congo. — Les dernières heures.

Du 16 au 25 octobre.

Le voici quitté à son tour ce coin curieux d'Espagne, ce premier morceau d'Europe, perdu dans l'Atlantique comme si quelque Titan en goguette, assis, les pieds baignant dans l'eau, sur les quais de Cadix, détachant un bloc de la vieille cité aux nombreux miradors, l'avait jeté par-dessus l'horizon.

Maintenant c'est le définitif retour, le dernier acte : dans neuf jours nous serons « rendus », suivant l'expression qui est *Ite missa est* des voyages nautiques.

Et tout l'annonce cette approche du dénouement, la Nature et les hommes ! Des journaux

belges reçus à « Gran-Canarie » circulent à bord, infiltrations du lointain qui exerce sur nous sa succion, et j'entends des mots bizarres tels que Schaerbeek, Elections de Tournai, Conseil provincial, rentrée des Chambres! Les passagers ont revêtu des chemises et des vestons inaccoutumés! On ne fuit plus le soleil, on ne joue plus à cache-cache avec son disque fulgurant. Les couvre-chefs de forme tropicale, défenses contre la perfidie des insulations, chapeaux de feutre gris superposés, chapeaux de paille doubles recouverts de coiffes blanches, casques à la Stanley, ont disparu. Seules quelques casquettes prussiennes, aux galons d'or officiels de l'Etat Indépendant, rappellent le Congo qui s'efface, ces galons fameux et ces ganzes, allant, en marquant les grades de tous les fonctionnaires comme en Russie, par une hiérarchie savante, du menu galon isolé jusqu'à l'impressionnante quadruple ganze rutilante, faisant, là-bas, la joie et l'orgueil des uns, l'envie et le désespoir des autres; ces galons que les nègres admirent et qui leur inspirent une craintive et sainte obéissance; ces galons qui, avec les uniformes, les casques blancs blasonnés de larges plaques dorées, et le jeu des décorations congolaises,

des étoiles de service au ruban bleu strié d'autant de raies blanches qu'on a fait de termes en Afrique, donnent une si nette allure de monarchie et de cour au personnel de l'Etat.

Un bruit de gens qui reprennent leur vestiaire bourdonne. Et sur le steamer, qu'il s'agit, pour l'arrivée à Anvers, de rendre propre et net comme un yacht de plaisance afin de « séductionner » les multitudes, on remet les tapis dont on nous a sevrés dès que nous avons pris la mer, on enlève les housses, on délivre de sa moustiquaire le portrait du Souverain du Congo qui a donné son nom au navire. Et l'on gratte, et l'on brique ! On lave, on frotte, on peinturlure, on astique. Tout l'équipage y vaque, et les officiers aussi. Il est fini le joli périlleux métier de marin que l'on menait jadis sur les voiliers, les beaux voiliers à traits carrés, quand j'étais mousse à bord du *Vasco de Gama* ou novice sur la *Concordia* et l'*Aimée-Victoire*, et que l'on gymnastiquait dans la mâture, jour et nuit, bon ou mauvais temps. Plus rien de ça sur un vapeur ! Le matelot y est devenu frotteur. Et, en effet, autour de nous, on frotte, on lave, on gratte, on brique, on astique, on peinturlure à mort !

Que le Steamer soit beau, beau, beau, à faire
rêver du Bonheur :

Le vois-tu bien là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas sur un navire !
L'arc-en-ciel brille entre ses mâts,
Toutes les mers vont lui sourire.
Comme on est bien sur un navire !
Vite, courons, doublons le pas
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas ! Là-bas !

Un compagnon dont la jaquette vient de s'approprier une coulée du térébenthineux enduit, me dit : — Ils ont tout verni, sauf le cochon. — C'est une petite truie noire et ladre, mise à bord à Matadi, baptisée Antoinette puisque saint Antoine... et qui a été promue au rang de mascotte du navire, ce qui préserve provisoirement ses jours ; d'ordinaire, c'est un bouc qui remplit cet office, par ses cornes, l'antique symbole préservateur du mauvais œil. Et, de fait, tout va à souhait. Notre « temps de demoiselles » persiste ; on relève quotidiennement des totaux de milles remarquables ; les vents, contrairement à l'habitude de la traversée de retour, nous aident. Et surtout la santé de notre « relève », des quarante-quatre rapatriés, après une

courte giboulée de fièvres, est bonne. N'aurions-nous pas de morts en cours de route? Ce serait rare. On en égrène invariablement quelques-uns, comme des sacrifices aux avides divinités marines, spécialement pendant les intolérables escales aux lieux les plus mal famés de la côte d'Afrique, à Lagos, aux bouches du Niger, à Forcados, à Elmina. Car, par une de ces attentions familières aux *business-men*, les navires qui devraient ramener au plus tôt dans la patrie et au foyer les victimes de la F. D. H., de ces Parques trilogiques, plus féroces que Clotho, Lachésis, Atropos : la Fièvre, la Dysenterie, l'Hématurie, les navires, qui devraient être des steamers *blancs* comme les trains blancs transportant les malades et les infirmes à Lourdes, sont autorisés à courir les ports de la sinistre côte d'Afrique et à s'y attarder dans la fournaise des mouillages pour faire la cueillette du cargo! Le cargo, le cargo, voilà la grosse affaire! Auprès de cela un malheureux Congolais qui crève ne vaut qu'un *Never mind!* ou, tout au plus, un *Poor fellow!*

Tandis que (après ces trois mois d'un rude voyage, certes, mais aussi de rupture savoureuse avec les ennuis, les soucis, les servitudes de l'existence coutumière) je rêve aux

coursiers, déjà bridés, sellés et hennissants, qu'il me faudra de nouveau enfourcher et galoper au retour pour les inévitables combats; tandis que je rêve, avec un regret de ne pouvoir continuer cette vacance qui fut si vagabonde, avec un regret planant, plaintif et vague au-dessus du fort désir, du besoin de retrouver qui j'aime et qui dit m'aimer, — autour de nous la Nature impassible change lentement le décor des latitudes, gonfle les vagues dans le pourtour géant de la mer, au souffle continu et puissant des vents septentrionaux, et amoncelle au ciel les montagneux nuages, gloire et beauté de nos horizons du Nord. Ah! qu'ils s'adoucissent déjà, dans mon souvenir, les durs et brûlants équatoriaux paysages! Combien je les trouve plus supportables maintenant que partout règne la vivifiante fraîcheur et que la peau sèche semble un tissu, souple et serré, soutenant et invigorant les muscles au lieu d'un linge mouillé empesté de suint! Comme les misères subies là-bas fondent et s'atténuent, dissoutes par le lointain, et comme je m'explique mieux le mirage dont sont le jouet ces Congolais qui, revenus et grelottants sous nos froids hivernaux, songent de nouveau d'Afrique et de soleil et ont la nostalgie de ce qui les a fait

souffrir. Vraiment, pour ne tromper personne, il faudrait montrer dans une étuve les photographies du Congo, ces œuvres du plus menteur, du plus « à côté » des procédés de reproduction, par lesquelles on prétend initier nos compatriotes aux sites de la colonie; ils sauraient dans quelle température baignent ces prétendus enchantements. J'en ai vu tout à l'heure qui feraient croire que Matadi est un Eden!

Et je suis ramené à penser encore à cette obsédante contrée dont le mystère et l'inquiétude tintent incessamment. Je refais l'inventaire de mes souvenirs avec le sentiment que tout cela ne peut se réduire à n'avoir été pour moi qu'une simple distraction; qu'on me demandera compte de plus près de cette équipée et qu'il me faudra formuler un jugement. Pourrai-je faire plus, pourtant, que d'apporter des impressions personnelles et sincères en contribution à l'amas montant des impressions de tant d'autres qui en sont revenus? Chacun fait-il plus que de jeter un petit lot sur le tas? Ah! si, comme je le demandai jadis en Belgique, au lieu de ce fourmillement de racontars se battant et se dévorant entre eux pareils aux soldats de Cadmus, on ouvrait à l'étude les archives où, depuis des années,

s'accumulent à Bruxelles, les rapports et les correspondances innombrables, écrits par des agents si divers, en des lieux si variés ! Mais le secret et le silence, utiles peut-être au début, alors que tant de brutalités furent nécessaires, restent la loi de cette politique, impassible en son obstination, dont il ne jaillit quelque clarté, toujours douteuse, qu'au frottement d'une critique ou d'une révélation plus instante ou plus âpre. Même là-bas, en plein champ clos, au milieu des acteurs, que de contradictions et d'ignorance, quelle difficulté, souvent quelle impossibilité de savoir, quel parti pris, quelle cécité dans le dénigrement ou dans l'éloge ! N'en eus-je pas un mémorable exemple à propos de ce fameux « Domaine privé », de ce D. P., comme disent les bouches congolanes enclines à diminuer même les fatigues légères de l'articulation ?

J'avais été frappé, dès mes premiers pas sur le sol congolais, des assimilations que les factoriens faisaient, pour certaines choses, entre eux et l'Etat, et de leurs récriminations au sujet de sa concurrence. Un Anglais, au cours d'une discussion à ce sujet, m'avait dit : Oui, Monsieur, votre Roi est le plus grand marchand d'ivoire et de caoutchouc du monde ! (Yes, sir, your King is the biggest ivory and

caoutchouc merchant in the world!) — Sur la route des caravanes et dans les entrepôts du chemin de fer à Tumba et à Matadi, demandant ce qu'étaient tant de « charges » de ces marchandises que je voyais passer ou être entassées, on me répondait : Pour le D. P. — N'avons-nous pas à bord, au su de tous, environ cent quatre-vingts tonnes de caoutchouc et quelques tonnes d'ivoire valant plus d'un million? Les autres steamers n'en emportent-ils pas à chaque mensuel voyage? Or, un « tract » lancé par les partisans de l'œuvre africaine, lorsqu'il était question de la Reprise, sous le titre trompeur et alléchant *Le Congo Minotaure par un Ecœuré*, fixe la valeur pour le caoutchouc à un minimum de 5,000 francs et à un maximum de 8,200 francs la tonne, et à 20,000 francs pour l'ivoire. — Ce D. P., ce D. P. dont on parle tant, quel est-il et que fait-il?

Je suppose un esprit impartial résumant et coordonnant tous les bruits qui courent à ce sujet et qui là-bas bruissaient autour de moi : voici comment il parlerait :

« Les territoires de la partie qui passe pour la meilleure de l'Etat du Congo, le Haut, peuvent être divisés en trois groupes, ainsi que l'a dit le professeur Emile Laurent : la

Brousse, la Forêt équatoriale, les Herbes. Qui visite le bas Congo y trouve, quoi qu'on en dise, de complets échantillons de chacune de ces catégories et peut se faire une bonne idée de l'Empire : pour les herbes, l'île de Matèbe ; pour la forêt, le Mayombe, prolongement méridional des bois du Gabon ; pour la brousse, les plateaux de Matadi à Kinshasa le long du chemin de fer. Elargissez ces fragments à des proportions gigantesques, et vous connaissez le Congo entier, malgré les contestations des revenants du Haut, enclins à croire « qu'ils ont vu ce que d'autres n'ont pas vu ».

» Quant à la production et à l'avenir, tout ce qui est Brousse ne donne que de minces espérances ; de la fin d'avril à la mi-octobre, pendant cinq mois et demi, il n'y pleut pas, sécheresse funeste qui a une influence décisive sur les végétations spontanées et les cultures : elle les rend presque impossibles. — Les Herbes peuvent devenir de bonnes exploitations de culture et de bétail, mais pour la consommation sur place. — Seule la Forêt équatoriale est d'un riche rendement immédiat par le caoutchouc qui y foisonne, et d'un riche rendement futur par le café qui peut être cultivé sur les défrichements. C'est une mine

de caoutchouc immense, inépuisable, à ciel ouvert. Quant à l'ivoire, on peut dès maintenant le recueillir en des lieux nombreux et divers, soit par la chasse à l'éléphant, soit dans les réserves de pointes formées par les indigènes; mais il est à craindre que cette richesse s'épuise, la traque étant acharnée et détruisant même les petits animaux, comme le prouvent les charges d' « esclavelles », défenses ne dépassant pas cinq kilogrammes.

» Or, lors de la conquête par l'Etat Indépendant, toutes les terres vaines et vagues, c'est-à-dire celles que les natifs ne s'étaient pas appropriées en les cultivant autour de leurs villages, sont, en vertu des principes du Droit des Gens actuel, passées à l'Etat, et, en tant qu'il ne leur a pas donné d'application à un service public, ont formé son Domaine privé, son D. P. Léopold II, à raison de la Souveraineté dont tous les attributs et tous les pouvoirs sont réunis dans son chef de monarque absolu, en a seul la disposition et la jouissance au gré de sa volonté et de ses besoins.

» A la suite de « palabres » (de discussions) avec les Sociétés qui s'étaient imaginé pouvoir exploiter librement les richesses naturelles du Congo et qui s'étaient heurtées aux droits du

D. P., le Souverain du Congo a fait la part du feu en leur concédant la défructuation et le parcours sur une partie de ses terres, notamment dans les districts du Kassai et de l'Equateur, se réservant le surplus, entre autres, les districts du lac Léopold II et du Bangala, ainsi que la fertile zone arabe. Il retirait de ces territoires des tributs, des redevances en nature qui figurent aux recettes de ses Budgets, quand, soit pour faire face à certaines dépenses, soit par le désir de rentrer dans celles, très considérables, qu'il avait faites au moyen de ses ressources personnelles pour la fondation et l'organisation de l'Etat, il se décida à devenir lui-même factorien, coureur de négoce, à l'instar des compagnies, et à récolter sur son domaine le caoutchouc et l'ivoire.

» Ce système qui, actuellement, fonctionne en des proportions formidables, put être établi sans grandes difficultés grâce aux postes disséminés de l'Etat, à l'autorité que le nom de « Boula-Matari » exerce sur les indigènes et à la force publique dont il dispose. Ces facteurs le plaçaient, pour le recrutement des cueilleurs de caoutchouc et l'obtention de l'ivoire, dans des conditions dominantes. Aussi les résultats ont-ils été magnifiques et ne feront-

ils que s'accroître. Ils sont l'explication des quantités considérables de marchandises qu'on achemine vers l'Europe pour le D. P. et qui, dès à présent, doivent donner un revenu annuel de plusieurs millions, indépendamment de la somme relativement peu élevée qui figure comme ressource budgétaire. D'après toutes les vraisemblances, ce revenu augmentera encore après l'achèvement du chemin de fer : on dit que des stocks considérables sont amassés, entre autres, à Léopoldville. C'est peut-être l'explication de la facilité avec laquelle fut retiré le projet de reprise de la colonie par la Belgique et du bruit qui s'accrédite que le Roi s'accommodera sans trop de regret d'une situation analogue en 1900.

» Seulement, cette entreprise commerciale n'a pas fonctionné sans quelques abus. Les agents de l'Etat chargés de surveiller et de recueillir les produits, chacun autour du poste qu'il occupe, ont été intéressés à cette « affaire », sinon par des commissions directes, au moins par des gratifications en rapport avec les résultats obtenus. Le contrôle se fait au moyen de marques particulières apposées sur leurs envois. Ils ont été entraînés ainsi à tendre la corde outre mesure dans leurs rapports avec les indigènes, à exiger des apports

excessifs, et, en cas de refus et de résistance, à user de la force dans des conditions dont les échos sont parfois arrivés en Europe, ont ému l'opinion publique et fait dire que si le Congo est un pays d'échange, c'est un échange de marchandises et un échange de coups de fusil : villages brûlés, mutilation des noirs, membres coupés, dispersion, violences sur les personnes ; non pas qu'ils aient toujours ordonné eux-mêmes ces cruautés, mais parce qu'il était impossible qu'elles ne se commissent pas, étant donnés les auxiliaires barbares employés pour dompter les récalcitrants. L'armée est composée de nègres, anthropophages par atavisme, dirigés par quelques blancs, et, quand ils sont en campagne, leur férocité reparaît comme celle des chiens de meute à la curée.

» Dans les questions du travail, du portage, des salaires, du transport par steamer ou par la voie ferrée, le Domaine privé obtient, naturellement, toutes les préférences, ainsi que les sociétés pour lesquelles il a une prédilection et qui couvrent peut-être en partie des intérêts qui lui sont propres. De là les récriminations des factoriens qui ont à lutter si inégalement contre ce concurrent redoutable, à la fois Etat et Négociant. »

Il faut reconnaître que ces données méritent un examen fort attentif. Ici, comme pour d'autres obscurités de ce continent noir, qui est souvent le pot au noir, il serait facile de tout éclaircir en permettant l'accès aux archives du Domaine privé, puisque, malgré son qualificatif, il fait, au même titre que la forêt de Soignes, la forêt de Saint-Hubert ou la forêt d'Anlier chez nous, partie des intérêts « de l'État » Congolais et que le mot « privé » n'est qu'une manière de parler. Mais on ne peut guère espérer qu'en ceci l'habituelle dissimulation qui a été adoptée comme la meilleure des politiques, fasse place à une sincère et complète divulgation appuyée de la mise en lumière de tous les documents et de tous les chiffres.

Que l'on considère pourtant l'importance de cette question au point de vue de la Reprise par la Belgique. Certes, cette reprise est dans le courant historique qui entraîne irrésistiblement les nations de race Européo-Américaine à occuper la terre entière soit à la place, soit à côté des populations de race primitive, inférieure ou moyenne, par des colonies de peuplement, d'exploitation ou d'extermination, car c'est un rêve de croire qu'en cela on fait ce qu'on veut. Certes, elle est conseillée par l'in-

térêt moral et de dignité qu'a un peuple à ne pas reculer au risque de son honneur, devant les difficultés et les charges d'une mission en accord avec les destinées fatales du groupe ethnique auquel il appartient. Certes, la possession d'une grande et fertile colonie, fût-elle malsaine, peut avoir une influence heureuse sur la prospérité et sur les âmes, et l'existence, aujourd'hui indiscutée, dans l'Etat Indépendant, de la plus vaste et de la plus belle portion de la grande forêt équatoriale africaine, encaoutchoutée à miracle, présente ce caractère. Certes, encore, si l'ère des guerres avec les populations noires de l'intérieur, ou avec les Arabes du Soudan ne peut être considérée comme complètement close, la vraisemblance est qu'elle se bornera désormais à des escarmouches de frontières, à moins d'entreprises par trop ambitieuses. Mais il n'en est pas moins certain que la question des dépenses budgétaires annuelles que nécessitera le Congo a été et demeurera le point capital auquel s'arrêtera en Belgique l'opinion qui n'entend pas grever le pays d'un déficit colonial permanent, alors que chez nous il y a tant à faire. C'est ce que le bon sens populaire a résumé en cette formule : Avant de civiliser les nègres, civilisez les blancs.

Or, sous ce rapport, le passé du Congo n'est pas rassurant, puisque l'on en est déjà à un débours de cinquante-sept millions et que, d'autre part, le budget congolais grossit incessamment et reste en déficit constant. Celui de 1896 prévoit en dépenses plus de huit millions et en recettes sept millions seulement, y compris les deux millions fournis par le Trésor belge et le million que verse le Roi, ce qui réduit les produits budgétaires réels de la colonie à quatre millions et porte le déficit à un chiffre égal!

Cette situation désastreuse serait au moins équilibrée si, comme le bruit en court là-bas avec persistance, le D. P. donne au Souverain, en tant que « marchand de caoutchouc et d'ivoire », les bénéfices que l'on annonce; si, au moment de la Reprise, cette situation du D. P. existait toujours, et si le D. P. était transmis à la Belgique avec le reste. L'attention publique doit donc être attirée obstinément de ce côté.

Car rien ne garantit que des combinaisons financières, des concessions à des sociétés masquant des intérêts personnels, la mise en œuvre des procédés familiers aux roués de la finance, n'arrivent, dans les années qui nous séparent du vote soit sur la Reprise, soit sur

l'acceptation du Testament royal, à faire disparaître du patrimoine de l'Etat la meilleure partie du D. P., de telle sorte que la Belgique, en acquérant le Congo et ses charges, jouerait ce rôle de dupe : pourvoir à toutes les dépenses et à toute l'administration de la colonie, en être le gardien et le veilleur de nuit, au profit d'aigrefins qui en auraient tout l'émolument.

Ce qui serait assez amusant, c'est que le Roi parviendrait à rentrer dans ces avances tandis que la Belgique en serait pour les siennes. Le fonctionnement du D. P., tel qu'il est actuellement organisé, peut amener ce résultat imprévu. Le Souverain, discrètement et sans bruit, encaisse le prix des réalisations de ses récoltes sur les marchés d'Europe; il en lâche un million qui figure au budget à côté des deux que verse bénévolement notre Trésor. Mais nous ne touchons aucune contrepartie, tandis que notre partenaire fait là-bas des rafles auprès desquelles celles des Arabes n'étaient que des vétilles; les procédés différents, il est vrai; on n'a pas érigé la cruauté et le pillage en système; mais comme conséquences pécuniaires l'organisme est d'une efficacité supérieure et Tippto-Tib est distancé.

Alors que l'on a proclamé à satiété que

l'Etat Indépendant est largement ouvert à tout le monde et qu'il sera un débouché pour les activités commerciales et industrielles à l'étroit chez nous, certaines sociétés, ayant plus ou moins des attaches officielles, agissent comme si elles voulaient le fermer à tout autre qu'elles et s'en faire un monopole. Il est des matadors qui disent : Mon Congo ! Les contrats des employés portent des clauses par lesquelles ils s'engagent, sous des pénalités mongoïques : « A ne fournir à qui que ce soit des renseignements commerciaux ou miniers sur les territoires de l'Etat indépendant du Congo, et à ne donner aux personnes avec lesquelles ils se trouvent ou se trouveront en relations aucun renseignement concernant les affaires des sociétés ou qui pourrait causer préjudice à celles-ci ou aider la concurrence ; à ne faire le commerce ni pour leur compte ni pour le compte de tiers étrangers ou non aux sociétés et à ne s'intéresser directement ni indirectement à aucune autre entreprise commerciale ayant le Congo pour but ; à n'accepter de n'importe quelle personne, en dehors de la direction en Europe ou en Afrique, une rémunération ou rétribution, à quelque titre que ce soit ; à n'entrer au service d'aucune autre société commerciale, au Congo, pendant

un terme de cinq ans après que le contrat aura pris fin. » De telle sorte que ces ingénus qui vont, au risque de leur vie ou de leur santé, apprendre un métier nouveau dans un pays meurtrier, le plus souvent pour un salaire dérisoire, sont exposés ou à subir ce salaire *ad infinitum* ou à abandonner leur profession.

Alors que l'on crie sur tous les tons, qu'au Congo, la santé dépend en grande partie de l'alimentation et que le chemin de fer facilitera l'arrivée des vivres, le tarif en vigueur pour les cent quatre-vingts kilomètres en exploitation de Matadi à Tumba, taxe tous les transports à la montée à 4,680 francs le wagon de dix tonnes, ce qui fera 10,000 francs jusque Léopoldville si on maintient les mêmes proportions; c'est-à-dire que les aliments et les boissons, si nécessaires pour rendre la vie tropicale moins déprimante, circuleront, il est vrai, plus vite que du temps du portage à tête d'hommes par la route des caravanes, mais que les frais ne seront pas beaucoup moins élevés et leur coût au delà du Pool, dans le Haut, presque aussi exorbitant.

Dans le même ordre d'idées, le voyage en chemin de fer d'un « pionnier » désireux de se rendre compte par lui-même de la possibilité de s'établir dans le Haut, coûte actuellement,

s'il reste en route plus de quatre jours pour l'aller et le retour (ce qui est inévitable), environ 500 francs de Matadi à Tumba, avec 100 kilogrammes de bagages, ce qui correspond à 1,000 francs jusqu'à Léopoldville; or, comme le passage d'Europe en Afrique, aller et retour, coûte 1,600 francs sans les accessoires obligés, on comprendra que tout explorateur, à moins de s'en fier aux boniments souvent charlatanesques des publications attitrées, doit commencer par faire un débours, y compris les frais de séjour et autres, de 3,500 francs au moins, rien que pour avoir le droit d'entrer dans le bienheureux Congo, et de le regarder des hauteurs qui dominant le Pool, comme Moïse regarda la terre de Chanaan du sommet du mont Nébo. La descente des marchandises, produits des exploitations qui sont dès à présent aux mains des sociétés ou du D. P., est, par contre, tarifée à des prix raisonnables et variant suivant leur nature.

Les sociétés autres que celles qui sont dans les bonnes grâces des dirigeants se sont plaintes à différentes reprises des difficultés et des obstacles qui leur étaient suscités, preuve nouvelle de la tendance de faire du Congo un parc clôturé, réservé à quelques privilégiés, autour duquel la Belgique ferait, à ses frais, sentinelle.

Il y a là au moins les apparences d'un prohibitionnisme indirect, d'une reconstitution sournoise du monopole des anciennes compagnies des Indes, des compagnies à Chartes, d'une sorte de complot pour décourager l'initiative de nos compatriotes résolus à ne pas reculer devant les dangers du climat congolais. Il faut ajouter que les Portugais, les Hollandais, les Anglais (et même quelques Français), ont déjà largement pris pied dans la colonie, que leurs factoreries et leurs établissements de commerce abondent, que des missionnaires insinuants et des agents actifs préparent le terrain, que ce sont des nations dès longtemps habituées aux entreprises coloniales, et que, par conséquent, il y a lieu de craindre qu'elles ne nous supplantent sinon entièrement, au moins dans une large mesure. On assure que des intérêts français sont amplement engagés dans le chemin de fer.

On pressent les suites : parfaitement organisé et dirigé administrativement, on ne saurait le nier ; s'améliorant à cet égard d'année en année ; ayant une force publique et une judicature garantissant la sécurité des résidents et du commerce ; subissant à ces fins un budget onéreux, le Congo-Etat jouerait le rôle du pigeon qu'on plume, dans la vaste comédie

capitaliste dont le réseau serait parvenu à le couvrir comme déjà il couvre de ses mailles serrées l'Europe. La Belgique payerait, ses fils s'épuiserait ou mourraient là-bas, et l'inévitable bande des *business-men* encaisserait les profits. Déjà le juif est dans l'affaire en Belgique, ne se contentant pas d'avantages matériels, mais voulant en outre les bons postes et les honneurs, poussant ses créatures et guettant les occasions; et au Congo aussi il entre dans le bal, aux endroits fructueux, bienveillant et serviable au point qu'il prête aux agents de l'Etat, sur leurs appointements, à raison de 55 francs pour 50 trimestriellement, soit à quarante pour cent.

— Mais qu'importe cette question de budget en déficit, diront les optimistes, si la richesse publique est augmentée? Que fait au contribuable de payer comme administré s'il gagne comme citoyen? — Habituel sophisme! Ce n'est pas le même qui payera et le même qui recevra. C'est toujours le même petit qui décaisse et le même gros qui encaisse. C'est toujours l'histoire des gras et des maigres, des exploités et des exploités, des malins et des dupes, des tondeurs et des tondus.

Répétons que cette situation pourrait avoir sa compensation et son correctif si le Domaine

privé demeure intact comme source de revenus, si la Belgique l'obtient en même temps que la colonie, si elle peut, elle, application imprévue du Collectivisme d'Etat, se mettre aux lieu et place du Roi-Souverain, et devenir à son tour *the biggest caoutchouc et ivory merchant in the world*.

*
* *

« *Finish' palabre!* » comme on dit dans le Haut et dans le Bas. Assez de ce discours politico-économico-ennuyeux. Autour de moi la puissante Mer clame incessamment l'insignifiance et la puérité des ratiocinations humaines, et insinue une honte à qui s'y livre. Elle continue son œuvre cosmique éternelle avec l'aide de son indéfectible complice, le Ciel. Ils ont, tous deux, revêtu les sévères costumes du Septentrion. Le hublot mouvant de ma cabine, braqué sur l'extérieur comme l'oculaire d'un télescope, fait passer devant mes yeux, en fragments circulaires, en tableaux encadrés lumineux, les scènes de leur puissante tragédie, au balancement d'escarpolette du tangage, au balancement de berceau du roulis. Nous sommes par le travers du détroit de Gibraltar, loin au large, la terre invisible.

Une houle atlantique énorme arrive des profondeurs de l'horizon, rang lourd par rang lourd, profonde et bleue, des panaches d'écume fumant aux crêtes, des marbrures blanches serpentant agiles sur les versants. Elle vient, passe, s'éloigne irrésistible toujours du même point vers le même point, inépuisable et formidable, soulevant le steamer sur son large dos comme un hippopotame une mouche et le laissant derrière elle bousculé et chancelant. Au-dessus les nuages, ceux d'Odin et des Walkures, défilent belliqueux en une course précipitée comme s'ils luttaienent de vitesse avec les flots, et, parfois, lâchent sur la mer turbulente la bordée d'une averse. Tout est rumeur, lutte, agression, agitation, et, tout petit, rencoigné dans la conscience de n'être rien pour ces gestes souverains des météores, par le hublot je regarde.

Dans le ménage du navire, la vaisselle bouge et tinte comme si une sorcellerie l'avait rendue vivante. Aux tables on a mis le quadrillage « des violons » pour empêcher les débâcles, sous le heurt d'une secousse perfide et violente, des verres, des assiettes et des bouteilles, les inondations de potage et les cataclysmes de sauces. Parfois, tous du même coup, avec des rires de détresse, nous sommes

poussés les uns sur les autres, essayant de sauver les plats qui descendent la pente brusquement formée. Dans mon lit je rêve que je suis un rouleau à pâte allant et venant sans trêve sur la planche à pain d'un boulanger infatigable.

Le boy noir qu'un Congolais imprudent ramène, a les yeux inquiets de l'animal à qui le vague instinct révèle qu'il va à l'abattoir. Collé contre les parois de la machine, il essaie de retrouver la cuisson du soleil d'Afrique, délices de sa peau odorante. Que se passe-t-il derrière ce visage consterné et à demi suppliant? Qu'est pour lui cette mer énorme et mugissante dont jadis, en son pays, on croyait que sortaient les blancs, ces fétiches, rois des profondeurs? Qu'est pour lui cette « M'Poutou », cette Europe mystérieuse, vers laquelle on le conduit par ces chemins liquides inconnus, si longs, si froids, si menaçants? Ne serait-il pas vrai, comme il l'a entendu dire, qu'on y dépèce les nègres pour les mettre en « tinnes » et en faire des conserves à la mode congolaise, sauf que chez lui on emplit de chair humaine les petits pots? Regrette-t-il sa chikwangue, pain de manioc, son bacalhao, morue sèche, son lozo, riz manipulé en boulettes grosses comme des œufs, avalées

d'un seul coup, la viande faisandée de l'hippopotame, délice de putréfaction dont ses congénères disent à qui les interroge sur ce goût pour les pourritures : Est-ce que nous mangeons l'odeur? Oui, qu'est-ce qui gire en sa cervelle obscure? Peut-être rien que cette pensée, à laquelle l'a habitué l'inépuisable extraordinaire que l'Européen, craint et maudit, apporte avec lui et qui lasse son intellect d'enfant : *Bwalou wa Mundélé*, affaire de blanc !

Et le froid s'est établi. La peau n'est plus un constant désagrément. La lutte contre la chaleur dans laquelle on est toujours vaincu, est finie. Mais ce changement mord sur les corps affaiblis de nos compagnons de route à qui le séjour anémiant du pays terrible a enlevé l'endurance. Les principes morbides se réveillent, l'impaludisme travaille. Partout de nouveau la Fièvre, à l'avant, à l'arrière. Et le Docteur annonce qu'un passager de seconde classe est en danger !

Le pauvre garçon a vingt-deux ans. Il a passé au Congo quatre mois, dans le camp de Zambi. Il a, avant son départ de Belgique, subi l'examen médical, et on l'a déclaré bon pour l'expatriation. Il n'a pas été long à être abattu par le climat, on a ordonné son retour

et le voici, à la veille de l'arrivée, qui agonise. Il est sans connaissance depuis des heures, dans sa cabine, au-dessus de la partie du navire où ronfle et sursaute sauvagement l'hélice. Je vais le voir. Il est paisible et rose... de la roseur perfide des fébricitants : la température de son corps, où chauffe le sinistre mal, monte incessamment.

Le matin, au petit jour, on nous dit qu'il est mort ! Voici donc notre bonne chance détruite, notre mascotte en défaut, et, comme les autres « bateaux blancs » revenant de là-bas, la sombre dévastatrice nous aura visités !

On hâte les funérailles. Le gros temps gronde sans répit. Tout le monde n'est pas encore éveillé que, dans le demi-jour d'une aube pluvieuse, nous sommes, quelques-uns, réunis par le Capitaine autour du cadavre étendu sur un panneau d'écouille couvert du drapeau tricolore. Une extrémité de la planche pose sur le bastingage, l'autre, deux matelots la soutiennent. De courtes prières : l'humble et fraternelle Oraison dominicale, la douce et tendre Salutation angélique, quelques mots d'adieu mal compris parmi les bourdonnements du navire tourmenté et les gémissements rauques des vagues. La marche un instant ralentie, la planche soulevée par un

bout, une momie serrée dans de la toile grise glissant sous le drapeau et plongeant droite et lourde, les pieds en avant. La mer fluide se referme plus irrémissiblement que la plus lourde pierre tombale, un coup de sifflet commande de reprendre la pleine vitesse en avant, et c'est fini ! Sur notre droite, dans une éclaircie, le cap Finistère apparaît très vague. *De finibus terræ ad te clamavi ! Finis terræ adorabunt te ! Laus tua in fines terræ !*

Une demi-heure après tout le monde déjeune. On cause de choses indifférentes. On rit un peu. Sortant de table, un convive siffle. Le Capitaine annonce que nous serons dimanche matin à Anvers et il fait égorger Antoinette puisqu'elle n'a pas empêché la mort de visiter son bon navire.

Et c'est presque invariablement comme ça durant les retours de ce Congo dont on a « audacieusement affirmé l'insalubrité » ainsi que le dit « le Congo Minotaure », cette brochure complaisante que j'ai déjà citée, écrite par un de ces enragés que secoue un accès de congolisme. Une dîme de morts perçue par le Destin sur ce lot de malades affaissés et dolents, revenant non seulement du Bas, dont on voudrait faire la seule partie insalubre, mais du Haut que vainement on

essaie de représenter comme un Sanatorium, Ce n'est pas du Haut et du Bas qu'il s'agit dans cette question de climature, mais de la Chaleur, et de l'invincible anémie qu'elle inflige aux hommes, et de l'universel impaludisme qu'elle inflige à la terre. Elle est fille de l'Equateur et on ne déplace pas, on n'assainit pas l'Equateur. Le docteur Dryepond a été frappé de cette ubiquité de la F. D. H., sévisant partout, sur les monts comme dans les fonds, au pays des herbes comme dans la forêt et la brousse, au bord des eaux comme sur les sommets, dans les sites à nuits fraîches comme dans ceux à chaleur continue.

Tient-on compte de ces disparus qu'engouffre la Mer, dans les statistiques à demi-rassurantes que dressent de trop officieux défenseurs, comparant la mortalité au Congo à celle de quelques villes et de quelques pays choisis, pendant des années choisies? Un exemple de ce laborieux agencement est à voir dans la susdite plaquette au Minotaure. Tient-on compte que ceux qui partent sont des jeunes hommes de vingt à trente ans, dans la force de l'âge, vérifiés par les médecins (ils pourraient l'être mieux, paraît-il, si j'en crois des récits bizarres qu'on m'a faits)? Compare-t-on leur mortalité avec celle de

sujets analogues, et non avec une population prise en masse, enfants en bas-âge, infirmes, femmes, vieillards? Puis, il ne s'agit pas seulement de ceux qui meurent, mais de ceux dont la santé est altérée. Il n'en est guère qui échappent à cet affaissement physique et moral des tropiques africains dont on a dit qu'il n'était qu'une longue méditation sur la mort. A peine quelques exceptions qu'on fait incessamment tournoyer dans les écrits et dans les discours comme le cortège de la Juive, alors que la plus élémentaire logique commande de juger un tel problème sur des séries et non sur des individus. Parfois la maladie n'apparaît qu'au retour; parfois elle couve des années, agissant en longue traînée brûlant lentement et souterrainement. Les médecins de Stanley, dans la maladie récente qui faillit l'emporter, n'ont-ils pas découvert et affirmé qu'elle était due à un résidu de microbes qui s'étaient logés dans son organisme pendant ses courses au Congo?

Ah! combien le change qu'on essaie de donner à cet égard est criminel! Que de jeunes existences sacrifiées ou compromises! Quelle abomination de les lancer ainsi, inconscientes, en des aventures où elles ne sont que des moyens pour des entreprises mercantiles, où

l'on oublie qu'elles ont leur fin et leur dignité en elles-mêmes ! Quel vilain métier que de les séduire en exaltant les beautés de cette Afrique des tropiques où presque toujours ce qui est très beau est en même temps très malsain, comme cette grandiose forêt équatoriale où les orchidées resplendissent en broderies sur le tissu des lianes, mais dont le pauvre poète Paul Janssens, lui aussi un disparu, écrivait : « J'y sens une oppression, un étouffement, la sensation atroce d'une étroitesse d'espace. Souvent, la folie sous le crâne, luttant contre la mort, j'ai le besoin invincible de faire des courses énormes. La forêt est impénétrable..., il n'y a qu'écrasement d'âme, que désespoir. »

Combien il serait plus humain et plus noble de dire loyalement :

« Vous pensez à aller au Congo. Vous êtes poussé soit par des raisons privées, soit par un désir d'aventures, par un besoin de vous consacrer à une grande œuvre, par l'attrait d'un pays nouveau, par l'espoir d'une vie indépendante ou d'une conquête de la fortune. Notre devoir est de vous renseigner exactement. Sachez donc que votre indépendance se réduira à vivre isolé en dehors de toutes les habitudes, de toutes les affections, de toute la

vie physique et intellectuelle qui vous sont familières. Que vous trouverez là de beaux paysages, mais qu'ils n'égalent pas en charme ceux de votre patrie et que la jouissance que leur vue pourrait vous donner sera anéantie par la chaleur qui règne presque incessamment. Que vos aventures, sauf des accidents très rares, se borneront aux occupations monotones de l'homme de négoce, ou du soldat en garnison, ou du fonctionnaire dans son administration. Que votre vie de famille se réduira au concubinat avec des esclaves noires. Que votre santé sera promptement altérée par la température, l'alimentation insuffisante, la rupture avec votre vie coutumière; que l'anémie vous attend fatalement et qu'alors vous pouvez être fauché par la Fièvre, l'Hématurie ou la Dysenterie qui auront facilement prise sur votre constitution affaiblie. Que loin de tout commerce intellectuel, votre moral et votre intelligence s'affaïsseront au point de vous rendre étranger à votre pays quand vous y reviendrez. Que vos profits seront presque nuls, votre salaire dérisoire, que vous vous exposerez en réalité pour des gens restant tranquillement en Europe à palper les bénéfices des entreprises auxquelles vous contribuerez, et qui, probablement, ne

verront jamais le Congo. — Que si, néanmoins, vous avez une âme héroïque, désintéressée, s'irritant des conventions européennes, comptant pour peu ce qui vient de vous être dit, aimant l'imprévu et le lointain pour eux-mêmes, amoureuse d'une petite monarchie isolée où vous règnerez sur quelques nègres, trouvant peu viril de marchander avec les périls, prête au sacrifice et éprise d'une belle œuvre même quand elle est ingrate pour ceux qui la servent; que si vous avez une raison péremptoire et personnelle de fuir la Belgique, — alors partez et vous serez peut-être parmi les quelques heureux qui surnagent ou qui s'enrichissent. »

Oui ces rares qui surnagent, et qu'incessamment on nomme, on signale, on montre, on exhibe, comme les curiosités à la foire !

*
* *
*

« Mort dans la mer, vent dans les voiles ! »
Dicton nautique qui se vérifie au grand dam de notre tranquillité. « Bon rouleur, bon marcheur », dit un autre, et vraiment, s'il était vrai, le *Léopoldville* devrait filer comme l'hirondelle. Nous sommes engagés dans le golfe de Gascogne et les déhanchements du navire

« bord sur bord » dépassent ce que la patience humaine peut supporter. Nous sommes ballotés comme des pommes sur un tambour, comme la bille d'ivoire dans la roulette qui tourne. Plus un instant de repos, plus un moment de station droite. Hommes et choses, tout se balance en d'ininterrompus mouvements de pendule. Dans ma cabine les vêtements accrochés semblent des pendus brimballants leurs derniers spasmes. Je m'endors en m'arcboutant, et, rêvant encore, je rêve enfantinement que le steamer est un berceau énorme où les poupées géantes qui ont engendré Janneke et Mieke les basculent d'un rythme saccadé, l'un à tribord, l'autre à bâbord, chantant ce pantoum des nourrices de ma petite enfance :

Toe, toe, kindje toe!
Slaep en doe uwe oogskens toe!

La cloche où l'on « pique » l'heure tinte d'elle-même lugubre. Des bruits indistincts, des craquements de membrure, des cliquetis imprévus d'objets d'ordinaire immobiles, donnent au navire une vie fantastique à la Davenport. Et il va, le navire, parmi l'échevèlement et le dévalement des vagues hachurées de diaprules argentées bruissantes, parmi des